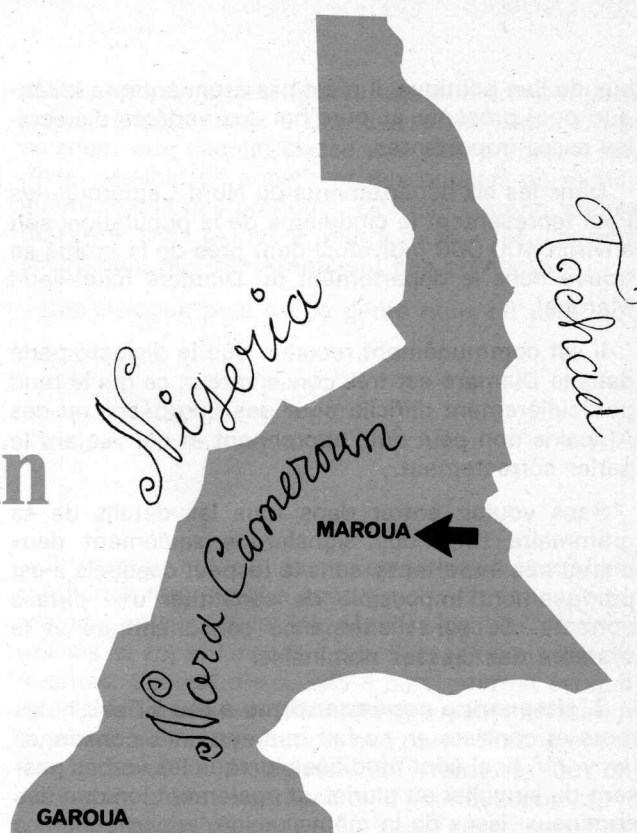


la grammaire par le jeu chez les Peuls du Nord-Cameroun



L'apprentissage d'une langue maternelle semble, au premier abord, suivre un processus assez simple : l'enfant commence par percevoir quelques mots isolés et s'efforce de les reproduire. Puis il forme de courtes phrases, et ensuite de véritables conversations s'engagent avec ses parents, sa mère surtout, ses frères et sœurs, et tout son entourage. Lors de cette première étape, l'acquisition de la langue se fait par voie d'assimilation.

Elle sera ordinairement suivie de toute une période, plus ou moins longue, où la langue fera l'objet d'un enseignement méthodique. L'enfant va entrer à l'école, apprendre à lire et à écrire. Les méthodes pourront être, suivant les époques, ou les tendances des pédagogues, analytiques ou globales, mais elles viseront toutes au même but : inculquer à l'enfant des règles d'orthographe et de grammaire, l'habituer au mécanisme des accords, à la construction de phrases simples ou complexes, lui faire acquérir la maîtrise du style.

Tel est le processus habituel lorsque la langue maternelle est aussi matière d'enseignement scolaire.

Mais, il ne faut pas l'oublier, la majorité des langues parlées dans le monde ne sont pas enseignées dans des écoles. Il en est ainsi, évidemment, pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui demeurent des analphabètes, mais c'est aussi le cas de ceux dont la scolarisation se fait dans une langue seconde.

L'enseignement d'une langue première en dehors de toute scolarisation est un problème qui a rarement été étudié. Il se pose, cependant, même pour certaines régions de l'Europe. Pour le breton par exemple, Pierre Jakez Helias l'a évoqué avec pittoresque (1) en nous faisant revivre les heures passées avec son grand-père Alain Le Goff qui lui apprend à compter, puis à répéter des phrases difficiles « destinées, nous dit-il, à nous mettre la bouche en état de bien parler ».

les Foulbé et la langue peul

En ce qui nous concerne, ce problème a fait l'objet d'une enquête que nous avons menée pour préparer une thèse de Doctorat de 3^e cycle (2). Il s'agit de la langue peul, parlée par les Foulbé dans le Nord-Cameroun.

Les Foulbé (singulier : un Peul) constituent une ethnie importante d'Afrique. Représentant près de six millions d'individus, ils occupent, souvent mêlés à d'autres races, une bande de plus de 4 000 kilomètres de longueur, comprise entre le 15^e et le 8^e degré de latitude nord, et s'étalant depuis la Mauritanie et le Sénégal à l'ouest, jusqu'au Baguirmi (Tchad) et au Soudan, en passant par la Gambie, la Guinée, le Mali, la Haute-Volta, le Niger, le Bénin, le Nigéria et le Nord-Cameroun.

Avec une telle extension géographique et des implantations souvent très anciennes, datant de plusieurs siècles, dans des États qui n'avaient pas entre

(1) P.-J. HELIAS : *Le cheval d'orgueil*, Paris 1975, p. 69-79.

(2) D. NOYE : *Un cas d'apprentissage linguistique : l'acquisition de la langue par les jeunes Peuls du Diamaré*, Paris, Geuthner, 1971.

eux de lien politique, il n'est pas étonnant que la langue peul présente aujourd'hui des variétés dialectales assez importantes.

Dans les six départements du Nord-Cameroun, les Peul représentent le cinquième de la population, soit environ 400 000 individus, dont près de la moitié se trouve dans le département du Diamaré (chef-lieu : Maroua).

Il est communément reconnu que le dialecte parlé dans le Diamaré est très conservateur, ce qui le rend particulièrement difficile pour des Européens ou des Africains non peul qui l'apprennent et qui veulent le parler correctement.

Sans vouloir entrer dans tous les détails de sa grammaire (3), nous signalerons seulement deux points très importants, sans le respect desquels il est pratiquement impossible de constituer une phrase correcte. Ce sont l'alternance consonantique et le système des classes nominales.

● **L'alternance consonantique** a lieu à l'initiale des mots et consiste en ce fait que certaines consonnes (w, y, r, f, h, s) sont modifiées lorsque les verbes passent du singulier au pluriel, et également lorsque des nominaux, issus de la même racine, appartiennent à des classes différentes.

On a ainsi :

w (suivi de n'importe quelle voyelle) devient **ɓ** ou **ɗ**
 w (suivi de a, o, u) devient g ou ng
 y (suivi de e, i) devient g ou ng
 y (suivi de a, o, u) devient j ou nj
 r (suivi de n'importe quelle voyelle) devient **ɗ** ou **ɗ**
 f (suivi de n'importe quelle voyelle) devient p
 h (suivi de n'importe quelle voyelle) devient k
 s (suivi de n'importe quelle voyelle) devient c

On peut dire, en termes techniques, qu'une fricative alterne avec l'explosive correspondante, laquelle, si elle est sonore, peut être prénasalisée.

Un exemple, avec la racine **war-** « venir », illustrera cette règle :

o wari : il est venu
be ngari : ils sont venus
gardo : étant venu
warbe : étant venus
wargo : venir
garki : la venue
ngarkon : (les enfants) qui sont venus.

● **L'existence de classes nominales** est un phénomène commun à plusieurs langues africaines. Cela signifie que les noms, et par voie de conséquence les pronoms, les participes et les adjectifs, ne connaissent pas l'opposition qui nous est familière entre le genre féminin, mais appartiennent à un certain nombre de classes reconnaissables à des terminaisons particulières.

Cette répartition des noms en différentes classes a dû, à l'origine, correspondre à des critères conceptuels. Il en reste quelque chose, en peul, puisque les noms de personnes sont pratiquement tous de la classe **o** pour le singulier et **ɓe** pour le pluriel. En ou-

tre, tous les noms d'arbres sont de la classe **ki**, mais on trouvera dans cette même classe des noms abstraits, et des objets tranchants. Enfin les liquides sont presque tous de la classe **ɗam**, mais cette même classe comporte aussi un certain nombre de termes abstraits. Par ailleurs, certaines classes n'ont que des noms pluriels.

Si nous mettons à part ces classes où l'on peut relever une certaine unité de contenu sémantique, la majorité restante a de quoi nous déconcerter. Dans la classe **nde**, par exemple, nous trouverons des noms de fruits, de récipients, de lieu, de temps, d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, de parties du corps, de vêtements, de sentiments. Et en sens inverse, on a des noms d'animaux dans les classes **nde**, **ɗi**, **ɗu**, **ga**, **ngel**, **ngu**, **ngal**, **kol**.

Autrement dit, l'existence des classes nominales est un fait, avec des conséquences grammaticales impératives, mais leur répartition n'est pas réductible à une vision conceptuelle des choses. Leur jeu restera donc presque toujours purement formel.

En peul, il y a, en effet, vingt-quatre classes nominales, soit dix-neuf pour le singulier et cinq pour le pluriel. Il serait fastidieux de les énumérer ici en détail. Il suffira, pour notre propos, de dire d'une part qu'elles comportent autant de terminaisons différentes (qui se présentent d'ailleurs chacune sous quatre formes), et d'autre part qu'elles exigent des états différents de la consonne initiale. En outre, chaque classe possède ses démonstratifs, ses relatifs ou ses interrogatifs particuliers.

A titre d'exemple, en reprenant la racine **war-** « venir », on aura, au participe, pour traduire « étant venu » :

gardo	s'il s'agit d'un être humain
warbe	de plusieurs personnes
warnde	de v.g. d'un âne
garde	de plusieurs ânes
warndu	d'un chien
gardɗi	de plusieurs chiens
warngɗe	d'une vache
ngarndɗi	d'un taureau
ngarnga	d'un lion
garngal	d'une poule
garngel	d'un enfant
ngarkon	de plusieurs enfants

En résumé, on a vingt-quatre pronoms démonstratifs, quatre-vingt-seize terminaisons possibles pour les noms, vingt-quatre pour les participes, et quarante-huit pour les adjectifs. Pour parler peul, il faut donc savoir, au milieu de cette multitude de terminaisons, opérer immédiatement le choix nécessaire.

Il n'est donc pas exagéré de dire que le peul est une langue difficile, même s'il ne répond pas tout à fait au critère formulé par un des maîtres de la linguistique française (4) :

« On peut dire qu'une langue est difficile dans la mesure où il faut de longues années d'école avant que les natifs la manient à la satisfaction générale. »

Car, ne l'oublions pas, le peul n'est jamais enseigné d'une manière systématique à ceux qui le parlent.

(3) On trouvera un exposé détaillé de cette grammaire dans D. Noye : *Cours de foulfouldé*, Paris, Geuthner, 1974.

des jeux grammaticaux

Est-ce à dire que les Peul se désintéressent de leur langue et de sa grammaire, même si cette dernière ne leur est jamais formulée ? L'enquête que nous avons menée nous a révélé le contraire.

Il n'y a pas d'école où l'on enseigne le peul, car les programmes scolaires ne connaissent que le français, langue officielle du pays, et l'enseignement coranique est donné en arabe (5). Par contre, les enfants peul ont maintes occasions de s'exercer, par manière de jeu, aux accords grammaticaux. A leurs moments de loisir, en effet, ils n'ont pas, pour se distraire, tout un arsenal de jouets coûteux ou compliqués, et leurs jeux, somme toute, ne sont pas nombreux. Les temps libres ne sont pas remplis par la lecture : pas d'illustrés, ni de livres pour enfants. N'oublions pas que nous sommes dans une civilisation de l'oralité. Et si la nuit est tombée, l'éclairage incertain d'un lumignon serait insuffisant pour permettre la lecture.

Car il restera toujours des veillées assez longues : à six heures ou six heures et demie, il fait déjà nuit, en toute saison. A moins que le froid relatif, en décembre ou janvier, n'engage à se coucher tôt, les jeunes garçons, assis par terre ou étendus sur le sable, écoutent ou racontent des histoires, échangent des jeux verbaux, proposent des devinettes. Et tout cela, sans rien avoir de systématique, a, consciemment ou non, valeur d'enseignement grammatical.

- Il y a d'abord des **phrases pièges**, difficiles à prononcer et surtout à répéter rapidement et plusieurs fois sans erreur, à cause de la présence de mots qui se ressemblent. C'est le type de la phrase bien connue en français : « Un chasseur sachant chasser sans son chien... ». Le remplacement d'un son par un autre amènerait une confusion de sens et provoquerait l'hilarité générale.

Telles est, par exemple, la phrase très simple : **Ñaamo ñaña nano, nano ñaña ñaamo** (ñ se prononce « gn »)

« Droite gratte gauche, gauche gratte droite ».

Sa traduction française n'est pas non plus spécialement facile à prononcer. En peul, elle est particulièrement intéressante parce qu'elle joue sur l'opposition des différentes nasales : la nasale dentale /n/, la nasale labiale /m/, et la nasale palatalisée /ɲ/. Il s'y ajoute aussi l'opposition entre la voyelle brève /a/ et la longue correspondante /aa/. Lors de la répétition rapide de cette phrase, les possibilités d'erreurs sont nombreuses et amusantes. Au lieu de **ñaña** « gratte », on risque d'aboutir à **nana** « sent », ou **nama** « écrase », ou pire encore, **ñaama** « mange ».

- Plus subtiles et plus révélatrices de la conscience qu'ont les Peul de leurs classes nominales sont les phrases que nous appellerons « **énigmes de clas-**

sificateurs », le classificateur étant le pronom particulier correspondant à une classe nominale. On se souvient que chaque classe a le sien propre. Il sera donc possible de constituer des phrases où n'interviendront que des pronoms. Dès que l'interlocuteur a deviné le sens global, il pourra rétablir les différents substantifs que représentaient ces pronoms.

Un dialogue peul de ce genre nous dit ceci :

- Asta, to ndi, to ko, to ñam, to ngal ?
 - Ban ndiye, koye, ñame, ngale ?
 - nDaa ma, ndaa ndi, ndaa ko, ndaa ñam, ndaa ngal.
- « Asta (nom de femme), où est-il, où est-elle, où y en a-t-il, où est-il ? »
- « - Lequel, laquelle, de quoi, lequel ? »
 - « - Te voici, le voici, la voici, en voici, le voilà. »

Le français est trop pauvre en pronoms pour que la traduction littérale que nous venons de donner ait la moindre valeur évocatrice. Mais en peul les pronoms utilisés ici appartiennent à des classes nominales différentes. Chacun d'eux, pris à part, pourrait évoquer des êtres très divers. Mais leur groupement restreint le champ de l'interprétation, et à partir du moment où l'on a deviné qu'il s'agissait de nourriture, tout devient clair, car on a compris qu'il était question tour à tour du plat de mil, de la sauce qui l'accompagne, de l'eau qu'on apporte au moment du repas, et de viande de poulet.

- Un autre type de phrases, que nous appellerons « **chassé-croisé de classes nominales** », n'est qu'une suite d'accords d'adjectifs. En voici une, où l'adjectif « blanc » se présentera en peul sous cinq formes différentes (**ndaneewu, raneere, ndaneejam, ndaneeri, raneeru**), puisque sur les six substantifs qui sont ainsi qualifiés, deux seulement sont de la même classe, les quatre autres étant de classes nominales différentes :

« Un cheval blanc s'est roulé sur la lande blanche,
« la lande blanche s'est déroulée devant un rocher blanc,
« le rocher blanc a roulé sur l'eau blanche,
« l'eau blanche a roulé sur le sable blanc,
« le sable blanc est allé rouler contre une maison blanche. »

- Parmi les classes nominales, il en est une qui permet de former des diminutifs, en partant de n'importe quel nom ou adjectif. Mais cela peut entraîner une modification de la consonne initiale, et la terminaison primitive de chaque mot est remplacée par une terminaison nouvelle. Ce **retour constant d'une finale identique** donne à l'ensemble une **allure de cantilène** :

Bafgel keccel keccel,
nbaa-mi kuḍel keccel keccel,
ngam-mi cekkel keccel keccel,
kirsu-mi jawgel keccel keccel.
Binngel keccel keccel
wari hoo'i keñel keccel,
acci kusel keccel keccel.
« Faucillette nouvelette,
« j'ai fauché des tigettes nouvelettes,
« ai tressé une petite natte nouvelette,
« ai égorgé un agnelet nouvelet.
« Un garçonnet nouvelet
« est venu prendre le petit foie nouvelet,
« il a laissé la viande nouvelette. »

(4) A. MARTINET : *Éléments de linguistique générale*, Paris, 1970, p. 196.

(5) Sur l'école coranique, voir les travaux de R. Santerre.

Il s'agit là, dans un texte charmant, d'un véritable exercice de dérivation, car il a fallu substituer aux terminaisons des substantifs (ici il y en a sept, de six classes différentes), une terminaison nouvelle, celle du diminutif, mais qui se présente sous trois formes différentes : **-gel**, **-gel**, **-el**. En outre, il a fallu opérer, pour cinq des substantifs et pour l'adjectif, l'alternance consonantique à l'initiale, requise par cette classe **-gel**.

● Les accords d'adjectifs peuvent faire l'objet d'un véritable tour de force dans ce que nous appellerons des **litanies de classes nominales**. En voici une, qui consiste à trouver le plus grand nombre possible de quadruplées de classes différentes, en les affublant de l'adjectif « rayé » (6) :

« Un chat rayé, avec sa clochette rayée,
« un chien rayé, avec sa clochette rayée,
« un âne rayé, avec sa clochette rayée.
« (mais pour la suite, il me faut un sou).
« Une vache rayée, avec sa clochette rayée,
« une chèvre rayée, avec sa clochette rayée,
« un mouton rayé, avec sa clochette rayée,
« un lézard rayé, avec sa clochette rayée,
« un caméléon rayé, avec sa clochette rayée,
« un chameau rayé, avec sa clochette rayée,
« une gazelle rayée, avec sa clochette rayée,
« un lion rayé, avec sa clochette rayée,
« un guépard rayé, avec sa clochette rayée,
« un lièvre rayé, avec sa clochette rayée. »

Cette litanie est débitée par un griot qui, après les trois premières formules, s'interrompt pour réclamer un cadeau, si les auditeurs veulent entendre la suite. Il demande une pièce de cinq francs C.F.A. (soit dix centimes français). Les auditeurs lui donnent, suivant leur condition sociale ou leur générosité, 25, 50, ou même 100 francs C.F.A., et le griot continue sa litanie qui lui permettra de nous présenter les formes suivantes de l'adjectif « rayé » : **siwru**, **siwre**, **siwe**, **ciwa**, **ciwri**, **ciwal**, **ciwu**, **ciwel**.

Le texte, par lui-même, est d'autant plus fantaisiste que ni les animaux domestiques, ni à plus forte raison, les bêtes sauvages ne portent de clochette. Mais il est significatif que les Peul prennent goût à un tel exercice et soient capables de se montrer généreux envers un griot pour le seul plaisir d'écouter ce qui n'est en somme qu'un amusement grammatical.

● On peut au contraire **ne retenir que des mots de la même classe nominale et inventer une histoire avec des personnages ainsi sélectionnés**. En voici une, avec six animaux différents qui se pourchassent mutuellement et dont le dernier, le cynhyène, sorte de loup, dévore l'une après l'autre chacune des autres bêtes. Il faut une certaine virtuosité pour ne pas oublier celles qui ont été nommées, et pour respecter leur ordre d'apparition (7) :

« Une hyène noire chassa un chien noir. Le chien noir chassa un rat noir. Le rat entra dans un trou noir. Le chien noir alla plus loin et chassa un singe noir. Le singe noir à son tour chassa un chacal noir. Le chacal noir rencontra un cynhyène noir. Le cynhyène noir se retourna et vint manger le chacal noir, revint sur ses pas et mangea le singe noir, gratta le trou noir et mangea le rat noir, se mit à la recherche du chien noir et mangea le chien noir, partit à la recherche de l'hyène noire et mangea l'hyène noire.
« Tous ces animaux noirs, le cynhyène noir à lui seul les a tous mangés.
« L'histoire est terminée. »

● Un **autre conte**, plus développé (8), nous donnera **cinquante-cinq fois le même adjectif « noir »**, appliqué à **quatorze substantifs différents**, qui appartiennent à six classes nominales, de sorte que nous aurons les six formes suivantes de l'adjectif « noir » : **baleyo** (12 fois), **baleebe** (2 fois), **baleere** (32 fois), **baleeji** (2 fois), **baleeru** (5 fois), **baleehi** (2 fois) :

« Un homme noir avait épousé une femme noire qui était née par une nuit sans lune, au plus noir des ténèbres. Il acheta un âne noir, y monta avec sa femme noire, pénétra dans la brousse noire et gravit une montagne noire ; il se reposa dans un cratère noir. La nuit tomba.

« Un cafard noir arriva, trouva l'homme dans le cratère noir et lui demanda : Qu'est-ce qui t'a amené ici ? L'homme répondit au cafard noir : Moi aussi, je suis noir, ma femme est noire, et mon âne est noir. J'ai pénétré dans la brousse noire, j'ai gravi la montagne noire, j'ai trouvé un cratère noir. Eh bien ! j'y suis resté et j'en ai fait ma demeure.

« Alors le cafard noir reprit : Ce cratère, c'est ma demeure, depuis le temps de mon grand-père et de mon arrière-grand-père. Si tu le veux, tu peux partir tranquillement. Si tu refuses, moi, cafard noir, je te mangerai. L'homme répondit : Je ne partirai pas. Le cafard répliqua : Bien. Tu verras que tu partiras.

« Le cafard retourna chez lui et alla déposer plainte devant l'écureuil noir. L'écureuil convoqua l'homme noir. L'homme noir se leva et alla se présenter devant la termitière noire. L'écureuil noir sortit de la termitière noire, accueillit l'homme noir et dit à l'homme noir : Le cafard noir a porté plainte contre toi devant moi, l'écureuil noir, parce que tu as pénétré dans le cratère noir. Si tu désires que je te donne raison contre le cafard noir, apporte-moi un plein boisseau d'arachides noires.

« L'homme noir alla chercher, pour l'écureuil, un grand boisseau d'arachides noires. L'écureuil dit alors à l'homme noir : Va prendre ton argent, rends-toi au marché des païens noirs, achète un chat noir, reviens et lâche-le dans le cratère noir. Quand le cafard noir reviendra et te trouvera dans le cratère noir, lâche le chat noir, il mangera le cafard noir.

« L'homme noir revint chez lui, prit son argent et se rendit au marché des païens noirs. Il acheta un chat noir et revint le lâcher dans le cratère noir.

« A la tombée de la nuit, le cafard arriva. L'homme lâcha son chat noir, qui poursuivit le cafard noir. Le cafard alla s'installer sur un arbre noir. Le chat noir grimpa sur l'arbre noir, attrapa le cafard noir et le mangea. L'homme resta maître de la montagne noire et du cratère noir.

« L'histoire est terminée. »

L'histoire, par elle-même, ne présente pas un grand intérêt. Pour un Peul, elle est amusante par ce retour constant du même adjectif, mais avec une désinence qui lui est chaque fois imposée par la classe nominale du substantif qu'il qualifie.

● Avec l'adjectif « blanc », on peut s'amuser à monter toute une intrigue, comme dans le conte intitulé « Les mésaventures d'une ânesse blanche » (9). Il nous suffira d'en citer ici un paragraphe :

« Quand le céphalophe blanc (ou biche-cochon) eut fini de brouiller, il revint sur la montagne blanche et alla sur le rocher blanc il s'aperçut que l'ânesse blanche n'y était pas. Il suivit les traces de l'ânesse blanche, revint sur la lande blanche et trouva l'écureuil blanc à l'extérieur de la termitière blanche, en conversation avec l'ânesse blanche... »

L'amusement grammatical, car c'en est un, joue cette fois avec le qualificatif « blanc », et nous y trouvons, non plus un âne noir, une montagne noire, etc., mais une ânesse blanche, une montagne blanche, un

(6) Texte peul dans D. Noye, 1971, p. 84-85. (7) Texte peul dans D. Noye, 1971, p. 87. (8) Texte peul dans D. Noye, 1971, p. 88-89. (9) Texte et traductions D. Noye, 1971, p. 92-105.



rocher blanc, une lande blanche, un écureuil blanc, une termitière blanche. Ce détail n'est pas sans intérêt, car il oriente notre interprétation. La couleur noire que nous avons rencontrée plus haut n'était pas chargée de symbolisme abscons, pas plus que la couleur blanche ne l'est ici. Nous avons affaire seulement à des adjectifs dont on s'amuse à faire varier les terminaisons en fonction des classes nominales.

● Une autre série de contes est peut-être plus curieuse encore. Elle **consiste à faire rencontrer des êtres très divers, concrets ou abstraits, qui discutent entre eux sur leurs mérites respectifs**. Le seul critère de sélection pour pouvoir participer à ces discussions est l'appartenance du mot qui les désigne à la même classe nominale.

Pour comprendre ce processus, imaginons, en français, une discussion entre le Château, le Rateau, le Tréteau, le Manteau, l'Écriteau, le Gâteau, le Bateau, etc. Mais ce qui n'est pour nous rien d'autre qu'une similitude de terminaison est pour les Peul l'affirmation formelle d'une identité de classe nominale.

Nous aurons, par exemple, pour des mots se terminant en **-ol** (donc tous de la classe **ngol**) (10) une longue discussion entre le Songe et le Sommeil, puis avec la Corde, le Mot, la Ligne d'écriture, le Stylet, l'Étang, la Mare, La Route, le Manteau, le Turban, le Fil, et le Poil. Finalement, tous reconnaîtront à la Route une supériorité indiscutable, parce qu'elle est constamment en activité :

« Alors le Songe, le Sommeil, le Manteau, le Turban, la Corde, la Racine, tous lui dirent : Bien sûr, Route, chacun de nous prend du repos, nous nous reposons. Mais toi, à qui le Dieu Très Saint a donné de travailler de nuit comme en plein soleil, continuellement, tu nous es supérieure. La Route leur dit : Mais oui. Et moi, je reconnais que c'est le Dieu Très Saint qui m'a donné cette supériorité que j'ai sur vous.
« L'histoire est terminée. »

● Enfin, si nous laissons de côté les problèmes d'accords de classes nominales et des alternances consonantiques qu'elles imposent, **il est un domaine où les contes vont encore être très efficaces, c'est celui de l'acquisition du vocabulaire**.

Le conteur, en effet, s'interrompt volontiers pour donner l'explication d'un mot qui n'est pas courant. Ainsi, dans un autre conte, un petit âne nous explique (11) :

« Malgré ma petitesse, on prend une peau, on la met sur mon échine, on apporte de la paille et on la met aussi, c'est ce qu'on appelle un **tapis de selle**. »

Ou bien le conteur prend plaisir à préciser le sens exact de certains synonymes, car la langue peul est remarquablement riche et possède souvent, pour la même idée, plusieurs racines permettant de distinguer des nuances subtiles :

« Mettre bas et enfanter, c'est la même chose. La jument, lorsqu'elle met bas, on dit qu'elle pouline. La brebis et la chèvre, lorsqu'elles mettent bas, c'est seulement mettre bas. Mais une créature humaine, quand elle enfante, on dit qu'elle enfante, on dira : une telle a accouché. »

Et le conteur d'ajouter, pour signaler une expression imagée qui fait allusion aux dangers encourus par la mère avant et pendant l'accouchement :

« On dira aussi : Une telle a retrouvé ses deux pieds, car une femme enceinte a un pied sur cette terre et un pied dans l'autre monde. »

en guise de conclusion

Ainsi donc les Peul n'ont pas attendu l'élaboration d'une grammaire méthodique de leur langue, et ils seraient incapables de nous en donner un exposé analytique, mais ils ont senti instinctivement la complexité de leur système nominal ou les nuances de la conjugaison dans les verbes. Aussi, avec la finesse d'esprit qui leur est couramment reconnue, ils ont su se forger, non point un système, mais un ensemble très libre de jeux d'esprit d'une grande variété. On y trouve de simples phrases-pièges, des successions d'accords grammaticaux, ou, plus développés, de véritables contes.

Tout cela n'est la propriété de personne, et point n'est besoin d'être griot ou marabout pour l'utiliser. Les enfants eux-mêmes prennent plaisir à répéter devant leurs camarades ce qu'ils ont retenu. Les quelques exemples que nous avons cités ont été recueillis il y a une dizaine d'années, mais aujourd'hui encore on peut les entendre, ou d'autres analogues, si l'on a l'occasion de passer une soirée au milieu d'un groupe. Bien sûr, on ne s'est pas réuni dans ce but, et la conversation peut porter sur toutes sortes de sujets. Mais il arrive, sans que l'on sache pourquoi, qu'elle s'oriente vers ce que nous pouvons considérer, à juste titre, comme de véritables exercices grammaticaux, ou, pour employer un terme scientifique, comme un métalangage linguistique, ou langage parlant du langage lui-même.

Et, pour conclure, on pourrait dire avec J. Doneux (12) :

« Les métalangages utilisés à l'école sont destinés d'abord à former les enfants des strates supérieures. Le fils d'ouvrier, qui parle « une autre langue » dans son milieu, y est dépaycé, toujours en retard à l'allumage. Cette situation assez grave... me paraît difficilement possible à travers l'exercice de ce métalangage linguistique sur la langue peul. Il ne faudrait donc pas me pousser beaucoup pour me faire dire que cette enculturation-là est plus démocratique que la nôtre. »

R.P. Dominique Noye,
Docteur en Linguistique.

(10) Texte et traductions D. Noye, 1971, p. 109-121.

(11) Dans le conte « *Le cheval et l'âne* », inédit.

(12) J. DONEUX : Compte rendu de D. Noye, 1971, dans *Afrique et Parole*, n° 35-36, (décembre 1971), p. 38.